

— C'est insupportable ! criait toujours M. Hingrèze sans écouter sa femme, et tout en cherchant du linge, des habits, de l'argent qu'il entassait pêle-mêle dans une valise. Oui, vraiment, oui, vraiment, insupportable ! s'écria-t-il une dernière fois en se jetant dans un fauteuil et en s'essuyant le front ; et il faut que je sois à Auch pour le départ de la voiture encore ; je n'ai que le temps.

— Comment, vous partez ? vous allez la chercher ! cria Mme Hingrèze d'une voix éclatante !

— Il le faut bien, puisque vous m'y forcez, dit M. Hingrèze en saisissant sa valise. Mon Dieu, que c'est bête ! que c'est bête de mourir comme cela... à vingt-six ans ! criait-il en parcourant rapidement la distance qui sépare la Ribayre d'Auch. C'est insupportable, s'écria-t-il encore en se jetant dans la voiture prête à partir, me voilà troublé pour toujours...

Ses compagnons de route auraient pu encore l'entendre murmurer pendant quelque temps :

— Il faudra la soigner... la dorloter... l'aimer...
Mais le mouvement de la voiture finit par endormir le colonel. Pendant ce temps, Mme Hingrèze, toute étourdie encore du départ de son mari, disait :

— Il est fou, c'est certain, il est fou ! c'est à n'y pas croire ! J'espère bien, toutefois, qu'il ne va pas me ramener cette enfant. C'est très intéressant, sans doute, une orpheline ; mais c'est très-embarrassant et très-dispendieux, et certes, ce n'est pas moi qui m'en chargerai !

En ce moment une amie de Mme Hingrèze entra.

— Vous me voyez, absourdie, dit Mme Hingrèze en cachant sa figure dans son mouchoir, afin d'avoir le temps de se composer un visage de circonstance, ces malheurs-là ne sont faits que pour moi ! Une femme sans cœur, rien de tout cela ne lui arrive, mais moi qui suis d'une sensibilité si grande, tous les malheurs m'accablent ; j'en mourrai.

Et alors, sur un ton lamentable entrecoupé de soupirs, Mme Hingrèze raconta à son amie ce qui venait d'arriver.

— La présence de l'enfant vous consolera, dit la dame.

— Je ne pourrai jamais la voir, dit Mme Hingrèze, je suis trop sensible. Une pauvre orpheline ! Mon Dieu ! je ne pourrai jamais la voir !

Mme Hingrèze prenait le lait nécessaire à son ménage chez un vieux fermier du Gâros.

— Madame, lui dit le pauvre homme en venant lui apporter son lait, si vous pouviez nous trouver quelques pratiques pour ma fille qui est couturière, vous nous rendriez un grand service, car hier matin en ouvrant notre porte, nous avons vu pendu à l'acacia qui est devant, un panier qui remuait tout seul ; nous avons vite été voir, il y avait une jolie petite fille dedans, ma chère dame, blanche et rose à faire plaisir ; ma fille, qui n'a sevré son enfant que hier, lui a donné le sein, la petite créature buvait d'un cœur !... enfin, nous ne voulons pas la rendre dans un hôpital, nous allons la garder puisque le bon Dieu nous l'a envoyée ; le curé de chez nous l'a baptisée sur-le-champ, en nous donnant de grands encouragements. Et comme c'était la sainte Paule, on l'a appelée Paule.

— Allons, dit Mme Hingrèze, il paraît qu'il pleut des orphelins, par ici !

Elle reçut ensuite toutes les visites que la nouvelle de la mort de sa sœur lui attira, elle pleura beaucoup en public et attendit le retour de son mari avec une certaine inquiétude.

Un soir, vers cinq heures, le colonel arriva enfin. On entendit dans l'escalier les vagissements d'un enfant nouveau-né, et la voix courroucée de M. Hingrèze qui disait :

— En vérité, c'est trop fort ! voilà un joli métier que je fais depuis huit jours, bonne d'enfant et nourrice, ou peu s'en faut ; c'est insupportable, ma parole d'honneur ! Dieu merci, me voilà arrivé, et je ne m'occuperai plus de toi, jolie princesse !

Et le colonel entra dans la chambre de sa femme tenant dans les mains une quantité de jouets d'enfant ; il était suivi d'une grosse paysanne laquelle portait l'enfant au maillot ; il courut embrasser sa femme qui restait immobile et atterrée, et prenant l'enfant il le remit à sa femme avec un sourire admirable, et lui dit :

— Ces petits êtres-là, voyez-vous, c'est insupportable, ce sont de vrais tyrans ; depuis huit jours, je n'ai fait que ses volontés ; je vous l'abandonne maintenant. Voilà huit jours que je traîne sur mes bras des charrettes, des moutons et des poupées, c'est d'un ridicule !... J'ai dans ma poche une arche de Noé.

Pendant que le colonel parlait, sa femme envisageait l'enfant :

— Elle ressemblera à ma sœur, dit-elle ; c'est le même visage sec et froid ; il faut penser à la mettre de suite en nourrice, puisque vous avez fait le joli coup de nous ramener cela.

Mais quelqu'un entra en ce moment, et Mme Hingrèze déploya à l'instant une tenresse extrême pour la petite fille.

— Vous allez garder cette enfant ? dit le visiteur.

— Sans doute, répondit Mme Hingrèze, prise au piège de sa sensibilité de comédie ; c'est tout ce qui me reste de ma pauvre sœur ; je l'aime déjà comme ma propre fille. Et Mme Hingrèze embrassa pour la première fois l'enfant, qui se mit à crier.

— Ma parole d'honneur, dit le colonel en la prenant vivement sur ses bras, c'est insupportable ! Vous verrez qu'il faudra encore que je sois bonne d'enfant !

La petite fille se calma à l'instant, et penchant sa petite tête sur l'épaule de son oncle, elle s'endormit. Celui-ci resta immobile, fumant gravement sa pipe, tant que dura le sommeil de Marie.

— Je vous avertis, dit Mme Hingrèze à son mari, que puisque me voilà forcée de garder cette petite, je ne la garderai certainement pas ici. Notre laitier a sa fille qui vient de sevrer son enfant, nous allons lui confier celui-ci, et cela dès maintenant.

— C'est cela, dit le colonel, de cette manière nous pourrions aller la voir tous les jours en nous promenant.

— Oui, comptez là-dessus ! dit Mme Hingrèze.

Ce fut de cette manière que s'installa à la Ribayre Marie Pellicue. Elle devint la sœur de lait de l'enfant trouvée dans un panier, et que l'on avait nommée Paule. Dès le lendemain de son arrivée, elle fut installée chez le vieux laitier et sur les genoux de sa fille, belle femme fraîche et brune, qui nourrit à la fois Paule et Marie.

Mme Hingrèze en fit sa parure. Ce fut à propos d'elle qu'elle fit l'étalage de sa sensibilité, ce fut à propos d'elle qu'elle prononça vingt fois par jour les mots de dévouement et d'abnégation, et pour s'entendre dire qu'elle était élégante et pleine de goût, elle para la pauvre enfant des toilettes les plus recherchées, les plus incommodes et les mieux faites pour la gêner dans tous ses mouvements.

Dès qu'elle était seule, elle cessait tout à coup de s'occuper de l'enfant, reprenait le ton sec et aigre qui était le seul ton naturel qu'elle eût, de sorte que Marie, tantôt obsédée par des soins et des caresses exagérées et tantôt brusquée, grondée, punie pour les moindres choses, arriva promptement à craindre et à détester sa tante, ce qui fournissait un sujet de discours à Mme Hingrèze sur l'ingratitude des enfants.

La justice devait être rendue par eux cependant, car si Marie détestait sa tante, elle aimait son oncle qui ne cessait de crier. S'il faisait beau, il se levait en criant d'un ton courroucé : — C'est insupportable, ma parole d'honneur, il fait un temps superbe ! certainement, il faut que j'aille voir cette petite ; me voilà bonne d'enfant sur mes vieux jours, à présent ! S'il faisait mauvais temps, il criait plus fort, sortait et ramenait une bande d'enfants pour jouer avec Marie. C'est insupportable, criait-il, mais on ne peut pourtant pas laisser mourir d'ennui cette enfant-là !

JEAN LANDER.

(La suite au prochain numéro.)